

Jean le Bel, Froissart et la Comtesse de Salisbury : entre histoire et mythe chevaleresque¹

Les amours d'Édouard III, roi d'Angleterre, et de la comtesse de Salisbury constituent l'un de ces épisodes des *Chroniques* de Froissart qui lui valent la réputation d'historien de la courtoisie chevaleresque. C'est aussi à cause de tels épisodes, qu'il consigne scrupuleusement dans la première rédaction du Livre I de ses *Chroniques*, que les historiens modernes refusent à Froissart le titre dont il a joui pendant si longtemps d'historiographe de la Guerre de Cent Ans, pour lui accorder au plus celui de témoin intéressant de la mentalité du ^{xiv}e siècle². On peut dire aussi de l'épisode qui nous concerne ici, qu'il sépare anglophones et francophones quant à leur attitude envers le chroniqueur et la matière de ses *Chroniques*. Habituellement absent des recueils d'extraits publiés en France, il figure régulièrement dans ceux qu'on édite en Angleterre³. Enfin, on aura remarqué qu'en introduisant le

1 — Une première version de cet essai fut présentée au congrès de l'International Courtly Literature Society qui eut lieu à Vancouver, Canada, en 1998. Je tiens à remercier la British Academy et le Research Fund de la Faculté des Lettres de l'Université d'Édimbourg des subventions qui me permirent de préparer une intervention sur « Edward III and the Countess of Salisbury : the making of a courtly myth » et de la présenter au congrès ; je tiens également à remercier la School of Literatures, Languages and Cultures de l'Université d'Édimbourg de l'aide financière qui rendit possible la révision de cette communication et sa présentation au colloque « Le Vrai et le Faux au Moyen Âge » en 2003.

2 — Pour une discussion de la réception de Froissart au ^{xx}e siècle voir Peter Ainsworth, *Jean Froissart and the Fabric of History : truth, myth, and fiction in the Chroniques*, Oxford, 1990 ; l'œuvre d'historien de Froissart est l'objet du recueil d'études *Froissart Historian*, éd. J.J.N. Palmer, Woodbridge, 1981.

3 — L'épisode ne figure ni dans l'anthologie des *Extraits des chroniqueurs français* publiée par Gaston Paris et Alfred Jeanroy (Paris, 1890) ni dans le volume de la collection

personnage de la comtesse dans ma phrase initiale je ne me suis pas servi de l'article indéfini, mais du défini. C'est que jusque vers 1960, à l'époque où j'étais moi-même lycéen, tout jeune Anglais savait de qui il s'agissait quand on nommait cette comtesse. Du moins croyait-il le savoir.

L'anecdote a eu tellement d'importance en Angleterre, parce que longtemps elle ne s'est pas laissée dissocier des origines de l'Ordre de la Jarretière, premier ordre de chevalerie anglais. D'après la légende nationale anglaise cet ordre fut fondé par Édouard III en 1346 au lendemain de Crécy. La comtesse dont il s'agit dans cet épisode fondamental de la « mythe-histoire » d'Angleterre est Jeanne de Kent, dite « la belle dame de Kent », épouse en troisièmes noces du Prince Noir, mais brièvement comtesse de Salisbury. C'est elle qui prête son nom – et sa jarretière – à la fondation du nouvel ordre de chevalerie. Suivant l'anecdote, le roi Édouard l'aimait depuis longtemps déjà, mais on ne s'accorde pas pour dire si oui ou non il était effectivement l'amant de celle qui serait la femme de son fils aîné, ou s'il ne l'aimait que d'un amour fin et courtois. Quoi qu'il en soit, lorsque la belle dame perd une jarretière au cours d'un bal tenu à Calais au lendemain de Crécy, le roi la ramasse et la rattache à sa propre jambe, en prononçant les paroles qui seront désormais la devise de l'ordre : « honi soit qui mal y pense »⁴. Mais on aurait déjà remarqué les contradictions de cette anecdote, qui fourmille de problèmes d'ordre chronologique. Le roi Édouard III n'a pu faire quoi que ce soit d'une jarretière lors d'un bal tenu à Calais en 1346, parce que Calais ne tombe qu'en 1347, et Jeanne de Kent, qu'elle fût présente ou non en France en 1346, n'était pas comtesse de Salisbury à cette époque-là : elle n'épouse le comte de Salisbury qu'en 1347⁵.

de la Pléiade des *Historiens et chroniqueurs* édité par Albert Pauphilet (Paris, nouvelle édition 1963). Parmi tous ceux qui ont préparé des recueils d'extraits de Froissart à l'intention d'un public universitaire des premier et deuxième cycles il n'y a que la seule Andrée Duby qui donne droit de cité à l'épisode dans sa traduction d'extraits des *Chroniques* (Stock : Paris, 1997). Par contre en Angleterre Geoffrey Brereton se signale par son refus de faire entrer l'affaire Salisbury dans sa traduction de Froissart (Penguin : Harmondsworth, 1968). Cette histoire d'amour est accueillie non seulement par G. C. Macaulay dans le volume d'extraits qu'il a tirés de la grande traduction préparée par Lord Berners au XVI^e siècle (London, 1895) et qu'on réimprime plusieurs fois jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale, mais aussi par John Jolliffe dans sa nouvelle traduction des *Chroniques* (London, 1967).

4 — Arthur Bryant, *The Age of Chivalry : The Story of England II*, London, 1963, p. 323-25, y croit toujours, et cite à l'appui un article de Margaret Galway, 'Joan of Kent and the Order of the Garter', *University of Birmingham Historical Journal*, 1, 1947-48, p. 13-50.

5 — Pour cette raison certains historiens modernes reportent l'événement à cette date, en affirmant que le bal fait partie des célébrations de la chute de la ville, voir à titre d'exemple May McKisack, *The Fourteenth Century 1307-1399*, The Oxford History of England, 5, Oxford, 1959, p. 251-53.

D'ailleurs ce n'est que lors de son retour en Angleterre en 1348 qu'Édouard décide de dédier l'ordre de chevalerie, qu'il avait déjà voulu fonder avant de s'embarquer pour la France en 1346, non pas comme il avait pensé le faire au roi Arthur, mais à saint Georges. L'origine du symbole de l'ordre, une jarrettière bleu et or, est mystérieuse⁶.

Or, si l'identité de la comtesse de Salisbury qui figure dans le récit populaire de la fondation de l'Ordre de la Jarrettière fait problème, celle de la comtesse qui était l'objet de la passion du roi le fait davantage. Mais avant de procéder plus loin, rappelons les faits de cette affaire de cœur royale tels que les raconte Jean le Bel, et tels que Froissart les reprend et les adapte dans son propre récit du règne d'Édouard III.

Selon Jean le Bel la rencontre fatale du roi et de la comtesse a lieu en 1340 (ancien style : 1341 nouveau style) ; Froissart renvoie l'épisode du coup de foudre à 1341 (1342 nouveau style)⁷. Le choix de l'année où ces événements sont censés se dérouler est de la plus grande importance pour l'organisation structurale de l'anecdote, et on remarquera tout de suite que Froissart modifie sa source pour les besoins de la vraisemblance. À la même époque le roi d'Écosse, David II, à la tête d'une armée rassemblée de tout son royaume, fait une razzia dans le nord de l'Angleterre. En premier lieu les Écossais investissent Newcastle-upon-Tyne, d'où il sont repoussés par les Anglais. Au lieu de rentrer tout de suite

6 — À l'origine la jarrettière n'est pas invariablement associée à l'ordre. Sur la plaque funéraire en laiton de Sir Hugh Hastings, compagnon du roi lors de la campagne de Crécy et membre fondateur de l'ordre, ni la figure du défunt ni celles des pleurants qui l'accompagnent, et qui étaient tous des compagnons de l'ordre, y compris le roi, ne portent une jarrettière : ils ont tous à la main une lance avec une oriflamme marquée de la croix de saint Georges. La plaque est datée d'entre 1347 et 1350. La première représentation de la jarrettière se trouve sur des manteaux d'apparat fabriqués pour le roi Édouard et sa reine, Philippa de Hainaut, en 1351 : sur ces manteaux des aigles portent dans leur bec une jarrettière à la devise « honi soit qui mal y pense ». La devise est celle qu'Édouard adopte au moment de son invasion de la France en 1346. Voir *Age of Chivalry : Art in Plantagenet England, 1200-1400*, édité par Jonathan Alexander & Paul Binski, London, 1987, p. 160 et 497-98. Pourtant dans sa *Chronique* Geoffrey le Baker décrit la première réunion de l'ordre, qu'il croit avoir eu lieu à la Saint-Georges 1350, où les chevaliers compagnons portent un manteau rouge poudré de jarrettières bleues et un écu marqué des armoiries de saint Georges. Voir *Chronicon Galfridi le Baker de Wynebroke*, édité par Edward Maunde Thompson, Oxford, 1889, p. 108-09.

7 — *Les Vraies Chroniques de Messire Jehan le Bel...*, éd. Matthieu Lambert Polain, Bruxelles, 1863, t. p. 257-71 ; Froissart, *Chroniques, Livre I : le manuscrit d'Amiens*, tome II, édité par George T. Diller, Genève, 1992, p. 184-87 ; au contraire de ce que fait Diller dans cette première édition, où il modernise les dates, dans la récente édition du premier livre des *Chroniques*, que Diller a préparée en collaboration avec Peter Ainsworth, la période qui va du 1^{er} janvier au dimanche de Pâques est indiquée par un double millésime : 1341-1342 : Jean Froissart, *Chroniques, Livres I et II*, Livre de Poche, Lettres Gothiques, 4556, Paris, 2001, p. 375-83.

chez lui le roi David II continue vers le sud, prend Durham à l'assaut et met la ville à sac. Après avoir vengé ainsi l'échec de Newcastle il décide de rentrer en Écosse en passant par Carlisle, cité située sur la côte ouest de l'Angleterre, ce qui vaudrait à l'armée écossaise un détour de plus de cent kilomètres, tandis qu'il aurait pu emprunter la *via regia*, ancienne voie romaine, qui descend d'Édimbourg, passe la frontière près de Jedburgh et se prolonge en Angleterre, où elle passe à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Durham. Pourtant, ayant pris son parti, le roi d'Écosse et son armée ne tombent pas sur Carlisle, mais sur ce que Jean le Bel appelle le « castel de Salbry⁸ » et Froissart le « chastiel de Salebrin⁹ ». Or, le roi d'Écosse n'avait nullement l'intention d'attaquer *Salebrin*, que Froissart qualifie à deux reprises de « fort chastiel », mais le neveu du comte le provoque. Ce jeune *bachelor*, Froissart précise d'une façon nettement épique qu'il s'agit du « filz de le sereur le conte de Sallebrin¹⁰ », fait une sortie accompagné de quarante autres *bachelers*. La petite troupe héroïque fond sur l'armée écossaise, et l'oblige à faire demi-tour pour venir mettre le siège devant le château de sa belle tante. C'est elle, en l'absence de son époux, qui organise la défense du château, tandis que le bruyant neveu en sort à nouveau. Cette fois il traverse le camp écossais pour porter un message au roi Édouard, qui se trouve à York. Celui-ci assemble une armée et se dirige vers *Salebrin* pour faire lever le siège. Ce qui arrive dès que le roi David entend la rumeur de l'arrivée de l'invincible roi anglais¹¹. Arrivé sur les lieux, le roi Édouard n'a pas cure de poursuivre ses ennemis ; il préfère accepter l'invitation de la comtesse, qui descend lui ouvrir la porte en personne, et qui le prie de dîner et de passer la nuit sous son toit. Malheureusement le roi, qui a été touché par une flèche du dieu d'amour, perd son appétit, sombre presque en état second, va s'accouder à une fenêtre d'où il contemple le paysage en poussant des soupirs profonds. La comtesse doit quitter la salle pour venir l'inviter à passer à table, ce qui provoque une déclaration en bonne et due forme, qu'elle repousse en ajoutant une petite leçon de moralité et d'honneur royal et chevaleresque¹². Le lendemain Jean le Bel le fait partir à la poursuite des Écossais comme si de rien n'était¹³. Quant à lui, Froissart hésite sur la manière de terminer l'épisode. Dans le MS

8 — Jean le Bel, éd. cit., I, p. 261.

9 — Froissart, *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, p. 373.

10 — Froissart, *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, loc. cit.

11 — Froissart, *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, p. 374-79.

12 — Froissart, *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, p. 379-82.

13 — Jean le Bel, éd. cit., I, p. 271.

M.804 de la Bibliothèque Pierpont Morgan édité par Peter Ainsworth et George T. Diller dans le recueil des « Lettres Gothiques » il suit fidèlement sa source, Jean le Bel¹⁴, mais dans le MS 486 de la Bibliothèque municipale d'Amiens, édité par le seul George T. Diller dans la série des Textes Littéraires Français, il fait que le roi prolonge son séjour au château à force d'engager la comtesse dans un jeu d'échecs, que le roi prend grand soin de perdre, parce que l'enjeu était « .i. très bel aniel qu'il portoit en son doi, à .i. gros rubi », après quoi il part à la poursuite des Écos-sais comme dans les autres versions¹⁵.

La suite de l'affaire se fait de plus en plus embrouillée quant à la chronologie. Chez Jean le Bel le roi Édouard rentre en Angleterre, où, pour fêter les trêves qu'il vient de conclure avec le roi d'Écosse il annonce une fête. Cela n'est qu'un prétexte : en fait il ne peut pas se passer de la présence de la belle comtesse de Salisbury, et il commande au comte, nouvellement libéré de sa prison française, d'assurer la présence de sa femme à la cour. La conclusion de l'affaire se déroule à Pâques 1344, lors de la joute où le roi célèbre l'inauguration de sa nouvelle Table Ronde¹⁶. La comtesse de Salisbury n'est pas venue cette fois. Aussi le roi part-il sous le prétexte d'une tournée d'inspection des châteaux du nord de son royaume. Il descend à *Salbry*, renouvelle sa cour, et, quand la comtesse l'éconduit, il n'hésite pas à la violer de la façon la plus brutale. Froissart ne savait que faire de ce galimatias, mais il fallait qu'il s'en tirât de son mieux. Ainsi, dans la première rédac-

14 — Il s'agit d'un MS du groupe appelé par Siméon Luce la « première rédaction révisée », qui constitue en quelque sorte la vulgate du premier livre, voir *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, p. 54.

15 — Froissart, *Chroniques, Livre I*, éd. Diller, II, p. 185. Le MS d'Amiens constitue avec celui de Valenciennes la deuxième rédaction du Livre I des *Chroniques* (*Chroniques, Livre I*, éd. Diller, I, p. x) ; selon l'éditeur le traitement élaboré des amours d'Édouard III et de la comtesse de Salisbury est justement l'un des traits marquants de cette rédaction (*Chroniques, Livre I*, éd. Diller, I, p. i).

16 — Bien qu'Édouard III ait abandonné l'idée de fonder un ordre de chevalerie en l'honneur du roi Arthur, qui dut s'assembler autour d'une Table Ronde, on croit maintenant qu'une table a été fabriquée à cette fin. Il est presque certain qu'il s'agit de la Table Ronde qui se trouve actuellement à Winchester. Voir Martin Biddle, « The Hanging of the Table » dans *King Arthur's Round Table : an archaeological investigation*, éd. Martin Biddle, Woodbridge, 2000, p. 400. Selon M. Biddle l'adoption de l'emblème de la jarrettière en même temps que celle de la devise « honi soit qui mal y pense » fait partie de la propagande d'Édouard III en faveur de l'invasion de la France en 1346. Dès son retour en Angleterre il fonde à Windsor une chapelle dédiée conjointement à Notre Dame et à Saint Georges ; celui-ci est ainsi adopté comme saint patron d'Angleterre, sa fête est formellement célébrée à Windsor dès 1348. L'ordre de chevalerie aurait dépendu de la communauté de chanoines de la chapelle, et sa désignation primitive aurait été « Saint Georges de la Jarrettière », voir M. Biddle, « The Bishop of Winchester and the Foundation of the Order of the Garter », dans *King Arthur's Round Table*, p. 513-18.

tion, fait-il annoncer par le roi une fête qui devra se tenir à la mi-août 1342, sous le prétexte de célébrer les victoires tant en France que sur les Écossais, mais en vérité pour se donner l'occasion de revoir sa belle dame, à qui le chroniqueur donne enfin un nom : Aélis¹⁷. Pourtant, le récit de ce tournoi de la mi-août ne figure pas dans le premier livre des *Chroniques* tel que nous l'ont transmis les MSS de la première rédaction. Froissart y substitue l'évocation d'une autre fête censée avoir eu lieu à York à Pâques 1342, où l'on célèbre les trêves que le roi Édouard avait conclues avec le seul roi David d'Écosse¹⁸. Enfin lui aussi raconte les joutes de 1344, où pourtant il confond l'inauguration de la Table Ronde et la fondation de l'Ordre « dou bleu Gartier », et qu'il situe non à Pâques (4 avril 1344) mais à la Saint-Georges (23 avril). Il ne souffle plus mot de la comtesse de Salisbury dans cette rédaction¹⁹.

Dans la deuxième rédaction tout est à nouveau changé pour mettre l'accent sur l'aspect courtois de l'affaire. Ainsi, lors même d'un passage par Berwick-on-Tweed au cours de la campagne pour punir les Écossais de leur incursion en Angleterre, le roi Édouard songe à la beauté de sa dame, se trouble de sa propre déloyauté à l'égard de son vassal, le comte de Salisbury, se livre à un débat interne où se confrontent Honneur, Loyauté et Amour, après quoi il décide d'envoyer un message à la comtesse pour lui dire qu'elle aura prochainement son mari auprès d'elle. Le messager est encore une fois le neveu du comte, qui a apparemment suivi le roi en Écosse, sans que cela soit signalé au moment où l'armée quitte *Salebrin* pour se diriger vers le nord²⁰. À la fin de cette campagne le roi Édouard fait proclamer ici comme dans les autres versions une fête pour célébrer la victoire, et bien qu'il insiste pour que le comte de Salisbury y amène son épouse, aucune mention n'est faite de la présence de la dame à la cour. En effet Froissart, qui semble déjà se désintéresser de cette liaison, préfère mettre l'accent sur la trêve de trois ans qu'Édouard III veut conclure avec les Écossais²¹. Enfin, après avoir raconté la suite de la guerre en Bretagne, Froissart revient dans sa deuxième rédaction aussi à la Saint-Georges 1344 et à l'inauguration jumelée de la Table Ronde et de l'Ordre de la Jarretièrre, mais sans mentionner la tournée d'inspection invraisemblable qu'avait inventée Jean le Bel²².

17 — Froissart, *Chroniques*, éd Ainsworth et Diller, p. 422-23 ; le nom de la comtesse se trouve déjà chez Jean le Bel sous la forme Alis.

18 — Froissart, *Chroniques*, éd Ainsworth et Diller, p. 427.

19 — Froissart, *Chroniques*, éd Ainsworth et Diller, p. 454-55.

20 — Froissart, *Chroniques, Livre I*, éd. Diller, II, p. 192-93.

21 — Froissart, *Chroniques, Livre I*, éd. Diller, II, p. 258-65.

22 — Froissart, *Chroniques, Livre I*, éd. Diller, II, p. 304.

Pourtant cette fois, au contraire de son approche quand il composa sa première rédaction, Froissart ne laisse pas se dissiper la fin de l'affaire sous le voile d'un silence qu'on pourrait croire équivoque. Loin de là, il interrompt son récit de la campagne de 1345 que le comte de Derby fait en Gascogne pour dénoncer son devancier et l'histoire du viol que celui-ci avait incorporée à sa *Chronique*. Aussi, pour mieux défendre son héros contre ce que Froissart considère comme étant une calomnie, ajoute-t-il un commentaire sur la haute courtoisie d'Édouard III et des seigneurs qui l'entourent, où l'on remarquera l'insistance du chroniqueur sur son statut d'investigateur consciencieux :

... messires Jehans li Biaux maintient par ses Cronikes que li roys englés assés villainnement usa de ceste dame et en eult, ce dist, ses vollentez si comme par forche. Dont je vous di, se Dieux m'ait, que j'ai moult repaiet et converssé en Engleterre en l'ostel dou roy principalement et des grans seigneurs de celui pays, mès oncques je n'en oy parler en nul villain cas. Si en ai je demandé as pluisseurs qui bien le sceussent se riens en eust esté. Ossi je ne poroie croire et il ne fait mies à croire, que uns si haux et vaillans homs que li roys d'Engleterre est et a esté, se daignast ensonnier de deshonnerer une sienne noble dame ne .i. sien chevalier qui si loyaument l'a servi et servi toute sa vie. Siques d'ores en avant de ceste amour je me tairay... ²³

Je reviendrai dans mon paragraphe conclusif sur les raisons pour lesquelles Froissart aurait inséré cette répudiation de celui qui lui avait fourni l'essentiel de son récit des premières années du règne d'Édouard III à ce moment précis de sa narration. Il faut maintenant qu'on considère tous les problèmes soulevés par une histoire qui ne cesse pas de fasciner les Anglais.

Et tout d'abord il y le problème chronologique. Pourquoi Jean le Bel a-t-il choisi de situer la première rencontre d'Édouard III et de la comtesse au printemps de 1341²⁴ ? La réponse à cette question qui se présente immédiatement est que, à cette date, Guillaume Montagu, comte de Salisbury, se trouvait en France, prisonnier des Français, qui l'avaient capturé avec le comte de Suffolk devant Lille à Pâques 1340. Malheureusement Jean le Bel ne s'est pas rendu compte qu'à cette époque David II n'avait pas pu faire une razzia en Angleterre, parce que lui aussi se trouvait toujours en

23 — Froissart, *Chroniques*, Livre I, éd. Diller, II, p. 332.

24 — Pour ne pas trop compliquer la discussion je citerai dorénavant toutes les dates selon le calendrier grégorien.

France²⁵. Le roi d'Écosse n'est rentré en son royaume qu'au cours de l'été 1341. Ainsi le premier raid qu'il aurait pu diriger contre ses ennemis du sud est celui de 1342²⁶. C'est sans doute pour cette raison que Froissart reporte l'événement à cette année-là. Pourtant, la date de la mise en liberté du comte de Salisbury soulève d'autres problèmes : il est vrai que la compilation du *xv^e siècle*, le *Recueil des guerres et traictés d'entre les roys de France et d'Angleterre*, inscrit la libération de Salisbury et de Suffolk sous l'année 1342²⁷, mais cette date tardive ne se concilie que difficilement avec d'autres données. L'accord qui assura le retour de Montagu en Angleterre préconisa non seulement le versement d'une rançon, mais aussi un échange de prisonniers, ou, plus exactement, d'un prisonnier, Montagu, contre un otage, le jeune comte de Moray, retenu en Angleterre par Édouard III depuis la mort de son père, partisan de David II, en 1332. Or selon le *Scotichronicon* Moray était déjà en Écosse à la fin de 1340, où il cherchait à résoudre les difficultés soulevées par l'occupation de ses domaines de Lochmaben et d'Annandale, qu'on avait attribués à des adversaires politiques de sa famille pendant son absence en Angleterre²⁸. Ceci confirme les sources citées par le *Dictionary of National Biography* britannique, selon lesquelles Salisbury était de retour en Angleterre à la Toussaint 1340²⁹, ce qui ruine le fondement de l'anecdote, qui dépend de l'absence du mari pour expliquer l'action du roi. Or, on aura remarqué que ni Jean le Bel ni Froissart dans sa première rédaction ne mentionne de façon explicite la mise en liberté du comte

25 — Il y était effectivement en exil par suite de la défaite désastreuse de l'armée de ses partisans par ceux des Balliol soutenus par les forces d'Édouard III à Halidon Hill en 1333. Voir Alexander Grant, *Independence and Nationhood : Scotland 1306-1469*, The New History of Scotland, III, Edinburgh, 1984, pp. 18-22.

26 — Le *Scotichronicon* ne mentionne aucun raid avant celui de 1346 qui se solda par la défaite des Écossais à Neville's Cross (Northumberland) et par une nouvelle captivité du roi David II, voir Walter Bower, *Scotichronicon*, éd. D. E. R. Watt *et al.*, 9 vols (Aberdeen, 1993-1998), 7, p. 157ss. Pour sa part la *Scalacronica* indique que David II fait une descente sur le Northumberland en 1342, juste après son retour en Écosse. Pourtant, selon l'auteur de cette chronique écossaise il ne s'agit que de quelques escarmouches sans importance : aucune ville n'est mise à sac, aucun château n'est investi, voir Thomas Gray, *Scalacronica, a chronicle of England and Scotland from AD MLXVI to AD MCCCLXII*, éd. Sir Thomas Gray of Heton, London, 1836, p. 113.

27 — Cité par Antonia Grandsen, « The Alleged Rape by Edward III of the Countess of Salisbury », *The English Historical Review*, 87, 1972, p. 333-44 (p. 335 n. 6). Cet article par Mme Grandsen offre toujours la meilleure analyse qu'on ait publiée jusqu'ici du récit des chroniqueurs et des problèmes qu'il suscite.

28 — *Scotichronicon*, éd. Watt *et al.*, 7, p. 149.

29 — Les registres du parlement anglais inscrivent la mise en liberté de Montagu et de Moray sous le 18 octobre 1340. Voir « Montacute or Montagu, William de, 1st Earl of Salisbury », dans *Dictionary of National Biography*, Oxford, depuis 1917, vol. 13, p. 659-60 (p. 660 col. a). Jean le Bel connaît aussi cet échange de prisonniers ; pourtant, il reporte l'événement à la Saint-Jean, 1341.

de Salisbury : ils se bornent tous deux à indiquer que lors de la fête de 1342 Édouard ordonne au comte d'amener sa femme à la cour, ce qui laisse supposer la libération du comte avant cette date. L'addition par Froissart, lors de la préparation de la deuxième rédaction des *Chroniques*, de la scène de Berwick où Édouard fait savoir à la comtesse qu'il s'occupera de la mise en liberté de son époux, a ainsi l'air de servir d'appui à la chronologie innovatrice que le chroniqueur hennuyer adopte dans sa nouvelle version d'un récit qui a dû avoir une certaine notoriété à l'époque.

Avant de passer à la façon dont les historiens du ^{xx}e siècle ont interprété les événements rapportés par les deux chroniqueurs du ^{xiv}e, il faut passer brièvement en revue l'identité de certains personnages, et l'identification qu'on a fait du château de *Salbry* ou de *Salebrin*. C'est l'identité de la comtesse, on a déjà eu l'occasion de faire la remarque, qui pose le plus de problèmes. Il est impossible qu'il s'agisse de Jeanne de Kent, qui ne fut comtesse de Salisbury que bien plus tard de 1347 à 1349³⁰. Or, le seul nom offert par nos deux chroniqueurs pour la comtesse est celui d'Alis (Jean le Bel) ou Aélis (Froissart, première rédaction), mais aucune comtesse de Salisbury ne porte ce prénom-là au ^{xiv}e siècle. On suppose que l'attribution du nom serait le produit d'une confusion avec d'autres dames appelées Aélis³¹. Il est sans doute significatif que ce nom ne figure pas dans la deuxième rédaction des *Chroniques*, où nous voyons déjà le chroniqueur tiraillé à la fois par son désir de romancier, qui le poussait à composer un beau conte courtois, et par sa conscience d'historien, qui le poussait à ne remémorer que le vrai.

Ensuite, quel est ce château de *Salbry* ou de *Salebrin* qui pour nos deux chroniqueurs s'identifie si étroitement au comte – ou à la comtesse – dont il porte le nom ? Il est sans doute inutile d'insister qu'il n'y a ni ville ni château dans le nord de l'Angleterre qui porte le nom de Salisbury : cette ville se trouve, comme tout le monde le sait, au sud-ouest du pays. Habituellement on l'identifie au château de Wark, Northumberland, assez souvent sans préciser de

30 — En effet, Édouard III donne cette jeune femme comme épouse au comte Guillaume II de Salisbury en 1347 en récompense de ses services, et pour cimenter les liens des Montagu avec la couronne, qui avaient été établis à l'époque du comte Guillaume Ier. Malheureusement, à l'insu du roi, et de son nouvel époux, la jeune femme, qui ne manquait pas de personnalité, s'était déjà mariée clandestinement à Sir Thomas Holland. Celui-ci n'hésita pas à protester contre le nouveau mariage de sa femme, une commission pontificale établit la légitimité des premières noces, le roi fut obligé de se rendre à l'évidence, et l'alliance avec Guillaume II de Salisbury fut annulée. Voir *Dictionary of National Biography*, XIII, p. 661a.

31 — Grandsen, « The Alleged Rape », p. 336, propose qu'il s'agit d'une confusion chez Jean le Bel soit avec la veuve de Thomas de Lancastre (héritière de la première race des comtes de Salisbury) soit avec Alice de Brotherton, que Guillaume II de Salisbury aurait épousée (clandestinement ?) avant son mariage avec Jeanne de Kent.

quel Wark il est question, puisqu'il y a deux hameaux de ce nom dans le comté. Pour leur part P. Ainsworth et G.T. Diller dans leur édition du Livre I adoptent l'opinion fautive de Siméon Luce, d'après qui il s'agit de Wark-on-Tyne, situé près du Mur d'Hadrien sur la route qui mène de Newcastle à Carlisle, identification sans doute commandée par la logique du récit de nos chroniqueurs³². En fait, le château tenu par les Montagu depuis 1329 est celui de Wark-on-Tweed³³, mais l'armée écossaise ne risquait pas de tomber sur ce château-là si elle empruntait la route de Carlisle.

Quant au neveu du comte à qui Jean le Bel et Froissart accordent un rôle de premier plan dans l'épisode du siège de *Salbry/Salebrin*, il faut remarquer que Guillaume 1^{er} de Salisbury n'a eu aucun neveu qui portait ce nom-là. Il doit effectivement être question de Guillaume II, comte de Salisbury, le fils et non le neveu de Guillaume 1^{er}³⁴. Le *Dictionary of National Biography* affirme sans preuves que, pendant la captivité de Guillaume 1^{er}, la défense de Wark était la responsabilité d'Édouard Montagu, son frère. Ainsi pourrait-on croire à une autre confusion de la part de Jean le Bel, parce que, dans ce cas, le jeune Guillaume aurait été le neveu du châtelain « intérimaire ».

Le premier historien moderne qui ait essayé de tirer au clair ce tissu d'improbabilités et d'impossibilités est James Mackinnon, qui établit que le véritable nom de la comtesse de Guillaume 1^{er} de Salisbury est Catherine Grandison. Mais l'attraction du mythe est trop forte, et lui aussi accepte la véracité fondamentale de l'anecdote³⁵. Ceci se fait voir encore au milieu du xx^e siècle dans la très prestigieuse Oxford History of England, où May McKisack continue d'affirmer le rôle dans la fondation de l'Ordre de la Jarretière de la comtesse de Salisbury, qu'elle identifie avec Jeanne de Kent en s'appuyant comme Arthur Bryant sur l'article de Margaret Galway, « Joan of Kent and the Order of the Garter », bien qu'elle ne mentionne pas l'invraisemblable siège de *Salebrin*. Dans son histoire de l'Angleterre médiévale adressée au grand public cultivé Arthur Bryant colporte toujours l'histoire du siège de Wark et de la rencontre d'Édouard III et de la comtesse de Salisbury, mais il reporte ces événements à 1346³⁶. Plus récemment encore

32 — Froissart, *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, p. 373, n. 3.

33 — Grandsen, « The Alleged Rape », p. 335, n. 5.

34 — Pour une discussion de la possibilité que Guillaume II serait le fils illégitime de Guillaume 1^{er}, et que celui-ci n'avait pas d'héritier légitime voir Grandsen, « The Alleged Rape », p. 339.

35 — James Mackinnon, *The History of Edward the Third (1327-1377)*, London, 1900, p. 208-10.

36 — May McKisack, *The Fourteenth Century*, p. 251-52 ; Arthur Bryant, *The Age of Chivalry*, loc. cit. Voir aussi *supra* note 4. Le mythe est tellement tenace qu'il figure tou-

Diana Tyson, dans deux articles très judicieux, où elle rend pleinement justice à l'importance de la créativité artistique et littéraire de Jean le Bel, insiste néanmoins sur l'historicité de l'anecdote³⁷. L'érudite néerlandaise cherche ainsi à réfuter l'argument de Grandsen, qui voit dans cette anecdote élaborée à partir de quelques notices assez sèches de la *Chronographia Regum Francorum* et de la *Chronique normande*, une œuvre de propagande, destinée à ruiner le roi anglais auprès de ses alliés bretons et gascons, à force de le représenter sous les couleurs d'un tyran lubrique³⁸. D'ailleurs, selon M^{me} Tyson, Jean le Bel admirait Édouard III autant que l'a fait Froissart, et l'ultime preuve de la véracité de l'anecdote serait le fait qu'elle n'est pas à l'honneur du héros du chroniqueur³⁹.

Or M^{me} Tyson a raison de signaler le fait que Jean le Bel est fier de sa façon de vérifier ses sources et d'exclure de sa *Chronique* tout ce qui pourrait être entaché de mensonges ou de fictions. Comme elle, nous ne comprenons que difficilement ce qui aurait incité ce bourgeois de Liège, fidèle du duc de Hainaut, qui avait servi son seigneur dans l'armée d'Édouard III, à insérer dans son livre des indices de la déloyauté et de la brutalité d'un homme qu'il admirait. Encore moins comprend-on pourquoi il s'est tant dépensé pour en tirer non pas un mais trois morceaux de bravoure. George T. Diller et Antonia Grandsen ont tous deux, et chacun à sa manière, fait la démonstration de ce que la fin du récit doit dans la version de Jean le Bel à la légende antique du viol de Lucrece et à l'histoire biblique du roi David, d'Urie et de Bath-Sébah⁴⁰. Pourtant ni l'un ni l'autre de ces érudits ne fait cas de ce que son premier tableau est composé sur un autre ton, ou plutôt sur deux autres tons. Parce que le récit de la comtesse de Salisbury est intercalé dans celui de la campagne très historique qu'Édouard III a menée contre les Écossais de 1340 à 1342, les éléments du style épique que Jean le Bel déploie pour narrer cette guerre-là se retrouvent aussi au début de l'anecdote sur la comtesse. Qu'on compare

jours et sur le site web de la famille royale britannique et sur celui de l'Ordre de la Jarretière.

37 — Diana B. Tyson, « Jean le Bel : portrait of a chronicler », *Journal of Medieval History*, 12, 1986, p. 315-32 (p. 318 et 323-24) ; idem, « Jean le Bel, Annalist or Artist ? A Literary Appraisal », dans *Studies in Medieval French Language and Literature Presented to Brian Woledge in Honour of his 80th Birthday*, éd. Sally Burch North, Genève, 1987, p. 217-26.

38 — Grandsen, « The Alleged Rape », pp. 337-41.

39 — Tyson, 'Jean le Bel : portrait of a chronicler', p. 330.

40 — Grandsen, 'The Alleged Rape', p. 342-44 ; Diller *Attitudes chevaleresques et réalités politiques chez Froissart*, Genève, 1984 p. 89-91.

Qui donc veist les Escots retourner parmi les champs par montagnes et valées, et messire Guillaume [de Douglas] tout devant, il peut avoir grand fréeur et hysdeur⁴¹.

et

Qui adoncques veist gens l'ung chercher place pour logeir, les assaillans soy retraire, les navrez piteusement retourner, les mors atrainer et resacher, il eust veu grand triboulement⁴².

Par contre, dès que la comtesse entre en scène, la tonalité de la narration est nettement celle du roman courtois. Lors de la première défense du château elle monte sur les remparts pour encourager ses gens, et Jean le Bel ajoute ce commentaire :

et vrayement, au confort et au regard de telle dame, ung homme en debvoit valoir deux au besoing⁴³ ;

à l'arrivée d'Édouard elle descend l'accueillir

si richement atournée, que chascun s'en esmerveilloit ; et ne se pouvoit on saouler de regarder la grand noblesse et la grand richesse de la dame, et le très-gracieux maintieng⁴⁴.

Suivent la rêverie amoureuse du roi⁴⁵ et le prototype du débat entre Amour et Loyauté que Froissart reporte dans sa deuxième rédaction à la scène du chemin de ronde de Berwick⁴⁶ :

Toutefois, le roy demoura tout celluy jour en cil chastel en grande pensée et mésaise, et ne sçavoit que faire. Aucunes foys il

41 — Jean le Bel, éd. cit. I, p. 260.

42 — Jean le Bel, éd. cit. I, p. 261.

43 — Jean le Bel, éd. cit. I, p. 261-62.

44 — Jean le Bel, éd. cit. I, p. 267.

45 — Elspeth Kennedy, « Royal Broodings and Lovers' Trances in the First Part of the Prose Lancelot », *Marche Romane*, numéro spécial (1978: *Mélanges de philologie et de littératures romanes offerts à Jeanne Wathelet-Willem*), p. 301-14, analyse à la fois les ressemblances entre les deux motifs du roi mélancolique et pensif et de l'amant rêveur et distrait et ce qui les distingue. Froissart réunit les deux motifs dans la personne du roi Édouard, qui est rendu distrait par son amour de la comtesse, mais qu'on croit préoccupé de la situation militaire et politique.

46 — Dans son livre *Attitudes chevaleresques* George T. Diller conclut par suite d'un examen minutieux du texte publié dans l'édition SHF des *Chroniques* et celui du ms d'Amiens que celui-ci doit être antérieur à la rédaction éditée par S. Luce et qu'il représente le produit chez le chroniqueur d'un « enthousiasme jeune et irréfléchi » (*Attitudes chevaleresques*, p. 152). Pourtant les rapports entre les différentes rédactions des *Chroniques* ne cessent pas de poser des problèmes. Pour une nouvelle appréciation des complexités de la filiation des MSS de Froissart qui remet Amiens à la place de deuxième rédaction tandis que le texte de Luce représenterait une première révision de la première rédaction voir Froissart, *Chroniques*, Livre I, éd. Diller, p. ix-xxiii et Froissart, *Chroniques*, éd. Ainsworth et Diller, p. 54-55.

se ravisait, car honneur et loyauté le reprenait de mettre son entente en telle fausseté, pour déshonorer si vaillant dame et si gentil chevalier⁴⁷.

Nous avons déjà eu l'occasion de noter que Froissart renchérit dans ses deux premières rédactions sur l'aspect courtois du récit de Jean le Bel. Par contre il n'a jamais accueilli cette partie de l'histoire des amours d'Édouard III et la comtesse de Salisbury qui l'assimile au conte moral, ou, peut-être à cette nouvelle forme littéraire qui commence à se dégager du fabliau au XIV^e siècle : la nouvelle. Essayer de sonder la motivation psychologique des écrivains est une démarche des plus aléatoires, et pour cette raison je me limiterai à ces quelques remarques d'ordre plutôt littéraire et culturel sur l'évolution sous la plume des deux chroniqueurs de cette affaire scandaleuse. Au XIV^e siècle on s'intéressait de plus en plus aux limites du fictif et du vrai. Parmi d'autres Jean Froissart a fait des expériences de ce côté-là dans ses *dits* de *La Prison amoureuse* et du *Joli Buisson de Jonece*⁴⁸ ; peut-être en a-t-il aussi fait dans ce récit intercalé du Livre III des *Chroniques*, qu'on appelle habituellement « Le Voyage en Béarn »⁴⁹. Chez Froissart les premiers tableaux de l'épisode de la comtesse de Salisbury ont l'air d'être une autre expérience de la même espèce. Ce qu'est peut-être l'anecdote tout entière chez Jean le Bel, qui, autant qu'on sache, ne s'est pas livré à de telles expériences littéraires par ailleurs, mais qui était – la belle analyse de son œuvre par Diana Tyson en fait la preuve – un artiste conscient de la dimension littéraire de sa composition. Les deux auteurs nous offrent la démonstration pratique de la problématique de ce que Jorge Luis Borges appelait la fictionalisation du vrai⁵⁰, et que les théoriciens modernes de l'historiographie appellent l'« écriture d'histoire »⁵¹.

47 — Jean le Bel, éd. cit. I, p. 271.

48 — Pour une analyse de textes relevant de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la « pseudo-autobiographie » voir Laurence de Looze, *Pseudo-Autobiography in the Fourteenth Century : Juan Ruiz, Guillaume de Machaut, Jean Froissart and Geoffrey Chaucer*, Gainesville FL, 1997 ; les expériences de Froissart dans ce domaine sont aussi l'objet de deux études de Philip E. Bennett, « The Mirage of Fiction : Narration, Narrator and Narratee in Froissart's Lyrico-Narrative Dits », *Modern Language Review*, 86, 1991, p. 285-97 ; *idem*, « Female Readers in Froissart : Implied, Fictive and Other », dans *Women, the Book and the Worldly*, éd. Jane Taylor & Leslie Smith, Cambridge, 1995, p. 13-23.

49 — L'écriture des *Chroniques*, considérée dans la perspective de la structuration des données brutes fournies par les informateurs du chroniqueur, est l'objet d'une étude de William Calin, « Narrative Techniques in Fourteenth-Century France : Froissart and his *Chroniques* », dans *Studies in Honor of Hans-Erich Keller, Medieval French and Occitan Literature and Romance Linguistics*, Kalamazoo, MI, 1993, p. 227 – 36.

50 — C'est un thème surtout des deux recueils de contes et nouvelles de Jorge Luis Borges, *Ficciones*, et *El Aleph* ; dans son « Introduction » à la traduction anglaise de *Ficciones* John Sturrock commente à propos du mélange d'Idéalisme platonicien et de Réalisme

Pour ce qui est de la fin de l'anecdote que Froissart a toujours refusé d'accueillir, le récit du viol de la comtesse par le roi d'Angleterre, et même en ce qui concerne l'excision des premiers épisodes dans la troisième rédaction des *Chroniques*, on hésiterait à affirmer comme Kervyn de Lettenhove l'a fait il y a plus d'un siècle, que le chroniqueur de Valenciennes a pratiqué ces excisions parce qu'il s'est rendu compte de l'an historicité du récit⁵². Ce qu'on est à même d'observer c'est que, lorsqu'il dénonce l'histoire du viol dans sa deuxième rédaction, il ne le fait pas au nom d'une vérité extérieure confortée par une confrontation de l'anecdote avec des dates tirées des documents d'archives. Il le fait au nom d'une idéologie qui représente le mythe fondateur de la société qu'il cherche à célébrer. La collocation de la dénonciation du récit que fait Jean le Bel du viol de la comtesse par le roi, entre la prise d'Auberoche par le comte de Derby et la reprise de la campagne en mai 1345, souligne de la façon la plus explicite combien le seul récit de cet acte de brutalité par le héros du Livre I des *Chroniques* rendit nulle toute entreprise d'une chevalerie fondée sur l'alliance de la prouesse et de la *fin'amor*. On a bien l'impression que pour Froissart, à ce moment de sa carrière d'historiographe du moins, le mythe passe avant le vrai. Et le mythe a la vie tellement dure qu'il fait faire aux historiens anglais des XIX^e et XX^e siècles des contorsions intellectuelles des plus complexes pour concilier l'histoire d'un amour moins que parfait auquel Froissart a su donner une forme parfaitement belle, et les données de l'Histoire des années 1340.

Philip E. BENNETT
Université d'Édimbourg

linguistique (au sens médiéval du terme) dans la pensée de Borges : «... in a fiction 'reality' is purely mental [...] it simulates reality proper as understood in the philosophies of Berkeley and Schopenhauer [...] And because fictions are verbal and made of nothing but general terms, they subscribe also to the doctrine of Realism. », *Ficciones*, London, 1993, p. xxiv. L'exemple le plus pur de ce phénomène chez Borges se trouve peut-être dans « El Inmortal » du recueil *El Aleph*, où il est impossible, selon l'auteur de savoir si « tal o cual rasgo es una transcripción de la realidad o de las formas que desatinaron mis noches », tandis que « Facilmente aceptamos la realidad, acaso porque intuimos que nada es real », *Ficciones – El Aleph – El Informe de Brodie*, Caracas, 1953, p. 97 et 99.

51 — Martijn Rus, « Conscience historique et écriture d'histoire », dans *Grundriß der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, XI, La Littérature historique des origines à 1500, éd. Hans Ulrich Gumbrecht *et al.*, I, p. 229-55.

52 — *Œuvres de Froissart, Chroniques*, éd. M. le baron Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, 1867-77, x, p. 458-62.